

TROIS CONTES METEOROLOGIQUES

A travers le monde, l'année 2019 a été marquée par de nombreux événements météorologiques à l'origine de crises majeures et notre propre territoire n'y a pas échappé : Sécheresse, canicule, tempêtes et inondations furent inscrits au triste tableau des records climatiques. Très médiatisés, analysés et gérés par les pouvoirs publics, ils sont toujours vécus avec beaucoup d'angoisse par les populations affectées par des sinistres spectaculaires et malheureusement extrêmement coûteux.

Ces événements m'ont inspiré quelques lignes d'écriture...

L'ANNEE DU VENT



Un soir, un vent violent qui surprit tout le monde se leva sur le pays. Les cheminées se mirent à refouler et les volets à battre contre les murs. Il fallut sortir des maisons, le temps d'assurer les persiennes et de garer ce qui risquait d'être emporté par les rafales. Et chacun, rentré chez soi, échevelé, les yeux rougis par la poussière et le souffle court, pensait, presque inconsciemment, à ce temps, où le vent, pendant une année, avait soufflé et ravagé le pays et espérait ne pas revoir ce malheur s'abattre à nouveau.

L'année du grand vent, c'était une très ancienne affaire et il y avait longtemps que les habitants du village n'y avaient repensé. Mais personne n'avait oublié, car cette année-là était devenue une référence populaire, un repère dans le temps qui passe sans laisser de traces. Quand les vieux racontaient les histoires du passé, ils précisaient toujours si cela avait eu lieu avant ou après ce grand événement.

Il était arrivé de nuit, on ne savait d'où, mais les premières rafales avaient réveillé tout le monde, parce que tout s'était mis brusquement à danser, à tomber, à battre et à voler. Les hommes avaient enfilé leur manteau et, dans la nuit, ils avaient garé et arrimé tout ce qui pouvait devenir sa proie.

Les premiers jours, chacun vaqua à ses occupations, souvent dans la mauvaise humeurs et l'agacement. Le vent dérangeait les habitudes. Au fil des jours, les gens s'aperçurent que les portes fermaient mal, que les crochets des fenêtres servaient plus à décorer qu'à fixer, que les cheminées n'étaient pas assez hautes, tiraient mal et enfumaient les pièces, que les rues étaient mal orientées, car la bise s'y engouffrait avec la force d'une marée, emportant tout sur son passage. Plus le vent durait et plus il parut évident que le village lui-même était mal situé, qu'il était dans la trajectoire des rafales au lieu d'être abrité dans un repli de terrain, là où les bêtes aimaient à se rassembler, in peu plus bas.

Chacun essaya de remédier tant bien que mal à ces mauvais choix, mais comment aurait-on pu prévenir ces erreurs, se disaient les gens dans une région où le vent était si rare. Il n'y avait donc qu'à attendre qu'il s'arrête.

Seulement la tempête n'avait pas l'air de vouloir désarmer. Les vieux regardaient les nuages chargés de poussière. Ils hochaient la tête et faisaient le dos rond comme pour marquer leur impuissance et leur ignorance. Ils ne comprenaient plus rien à cette force déchaînée. Quelque chose leur échappait dans ce phénomène inhabituel. Personne n'avait prévu son arrivée et, très vite, personne n'osa s'interroger sur le moment de son départ.

Le matin, les femmes ouvraient les fenêtres et rabattaient les volets. La chevauchée vertigineuse des nuages dans le ciel se poursuivait inlassablement, comme poussée par la main invisible de cet être vivant qui bousculait tout et créait, en elles des émois, en vagues successives, venus du plus profond d'elles-mêmes comme des coulées de lave d'un volcan en éruption. Le vent tordait leurs cheveux, s'engouffrait par la fente des chemises de nuit, descendait entre leurs seins, glissait sur leur ventre et elles avaient soudain la chair de poule, les jambes tremblantes et le souffle coupé comme si le vent les avait violentées. Les hommes bougonnaient. Ils étaient vaguement jaloux de ces bouffées de chaleur et de désir qui faisaient briller les yeux des femmes, gonflaient leurs seins, hérissaient leur poil et donnaient à leurs brusques baisers la violence d'une morsure.

Les tourbillons étaient parfois si forts qu'ils arrachaient les tuiles de rive des vieux toits. Le sol en était jonché de débris. On entendait craquer les arbres. Les arbres fruitiers étaient déracinés comme de simples poireaux et dans la forêt, des chênes centenaires s'abattirent dans un sourd fracas de tonnerre. Le vent s'était installé en maître sur le pays. Les gens cessèrent bientôt de compter les jours et ils commencèrent à avoir peur.

Ce fut d'abord une simple inquiétude. La terre était toute craquelée, semblable à une écorce desséchée et tous se demandaient si ce temps n'allait pas être un temps de grande misère. Pourrait-on faire les jardins ? Y aurait-il des récoltes et comment seraient-elles ? Chez certains, l'idée s'insinua que le vent était peut-être un messenger mystérieux qui avait quelque chose à dire, qui disait quelque chose, et qu'il y avait donc quelque chose à comprendre. D'autres y voyaient une punition divine, une malédiction, mais ils auraient été incapables de dire quelle faute recevait ainsi son salaire. C'est ainsi que lentement tout le pays commença à avoir peur.

La nuit, les femmes et les hommes ne dormaient plus. Ils n'osaient même plus se serrer ni se prendre, car avec ses coups de bélier contre les maisons, ses sifflements, ses rugissements le vent avec sa gueule de fauve implacable occupait, seul, leur esprit. Il se tenait là comme un intrus diabolique et violent. Certaines nuits, il se ruait si furieusement que chacun, l'angoisse nouée au ventre, se demandait si les maisons, adossées les unes aux autres, n'allaient pas être emportées par la monstrueuse puissance de cette haleine infatigable.

Un matin, dans l'obscurité jaunâtre de sa maison, on découvrit le cadavre raidi de Laure, une vieille femme, asphyxiée par la fumée. La colère s'emparait souvent des hommes et ils s'agitaient, alors convulsivement dans des bordées d'injures ou se terraient dans un coin avec des murmures de délire ou de gémissements de bêtes blessées.

La malédiction était bien sur eux. Chacun aurait voulu savoir pourquoi, mais les vieilles n'osaient rien dire et ne disaient rien. Elles prenaient leur mal en patience. Les vieux parlaient peu, à peine quelques mots. Tout le monde serrait les dents, ayant peur de proférer des paroles irrémédiables. Mais un vent qui dure si longtemps et qui peut-être durera toujours, est-ce un phénomène naturel ? Certains se disaient que, longtemps, les hommes étaient restés ce qu'ils sont, des fils de la nature, comme les arbres, les animaux, la terre, l'eau ou le vent. Et puis ils en étaient devenus les maîtres et ils avaient oublié qu'ils étaient poussière. Ils avaient tout fait non seulement pour l'oublier mais pour le nier et le renier. Leurs états, leurs lois, leur économie, leurs villes, leurs maisons, leurs véhicules, leurs nourritures, tout avait été et était pensé et construit pour refuser cette nature originelle en

l'homme et pour s'en affranchir. Alors on pouvait bien penser que le vent maudit est une malédiction et croire que le vent punit, mais le vent n'est que le vent. Il n'annonçait rien, il ne signifiait rien. Il n'avait aucun mystère ou alors tout serait mystère.

Peu à peu beaucoup de gens finirent par comprendre que la nature, elle, est simple. Les choses existent, elles sont là, c'est tout. Chacune est particulière, mais toutes obéissent aux mêmes lois de la vie et de la mort et chacune joue son rôle, ni plus, ni moins. Au fond, si les hommes se posaient la question : « pourquoi le vent ? », c'était parce qu'ils avaient oublié cette chose évidente, qu'ils n'étaient eux aussi qu'un élément dans la nature. On naît, on vit, on quitte le monde, ni plus ni moins que ce vent, qui était arrivé et qui un jour partira.

Les gens alors comprirent aussi que beaucoup d'hommes étaient montés sur la montagne et ils avaient cru qu'ils étaient empereurs. Ils avaient construit leurs villes à côté de leurs usines en oubliant que la fumée tue comme elle venait de tuer la vieille Laure. Ils avaient bâti des grandes villes, des masses de gens s'étaient entassés dans des bidonvilles et on avait vu pulluler les malades, les têtes folles, les hommes qui boivent, qui se droguent ou qui tuent. Au lieu de se demander ce qui, dans le progrès, faisait tant de dégâts, ce qu'il convenait de changer dans les sociétés, ils avaient ouvert des asiles pour aliénés et décidé de s'occuper des conséquences et non des causes ou alors, certains avaient changé la société mais ils avaient oublié l'essentiel, de croire en l'homme.

Un jour le vent tomba et le silence soudain glaça d'effroi le pays. Et d'ailleurs, était-ce bien fini ? Quel nouveau malheur annonçait ce calme terrible.

Un beau soleil tranquille brillait dans le ciel, on pouvait aller et venir avec la liberté retrouvée de son corps, mais le vent, durant cette longue année, avait créé d'autres habitudes. Les mains tenaient encore les vêtements ou s'agrippaient aux murs. Avec leurs corps déformés, les gens avançaient, penchés en avant, les jambes écartées pour mieux résister aux brusques vagues de vent.

On se regardait en riant. On évoquait les travaux qu'il fallait entreprendre sur les toits des maisons, dans les jardins, les vergers et la forêt mais on regardait furtivement du côté de la montagne pour scruter le mystère du ciel d'où était venu le vent ravageur.

Et puis les jours passèrent, les mois et les années. On avait un peu enterré l'année du vent que les grands-parents les plus anciens du pays avaient connu et qui avait bousculé le rituel de la vie quotidienne. On pouvait se demander si cela avait servi à quelques choses, si le grand vent n'était pas un secret brûlant que tous s'étaient dépêchés d'enfouir.

Avec le vent qui s'était mis à souffler en rafales, l'histoire de l'année du vent était revenue à la mémoire de tout le pays. J'en connais même un qui s'était mis à penser à ce que serait un monde de vent perpétuel, une civilisation du vent qui plierait les corps en deux, qui aviverait les esprits, qui renverserait les tours et effacerait les villes.

Sans doute les hommes tenteraient-ils d'ignorer le vent en construisant un monde souterrain, un univers de cavernes, de couloirs illuminés, éclairés par de grandes verrières, comme dans certains pays de neige où l'on a construit des villes enterrées.

La nature n'est pas si simple que l'on dit, parce que les événements comme la mort restent imprévisibles, mais l'homme dont l'esprit est inépuisable et le courage souvent héroïque, a cette force de refuser la fatalité pour toujours construire le bien.

L'ANNEE DU DELUGE



Il y avait déjà plus de quarante jours que le pays était noyé sous les torrents de pluie et de vent.

C'était arrivé soudain, sans prévenir. Dans la nuit les éclairs avaient zébré le ciel à l'horizon, puis les premières gouttes étaient tombées, de grosses gouttes qui faisaient un bruit mat en écrasant et en éparpillant, autour de la tâche que faisait l'eau, la poussière des chemins, des toits, des terrasses ou des voitures. Et puis la pluie s'était mise à tomber avec violence. Les rigoles devenaient ruisseaux puis rivières, dévalant le long des pentes, les gouttières des maisons débordaient et les tuyaux de descente crachaient avec fureur des gerbes d'eau.

Les premiers jours on avait pensé qu'après la pluie viendrait le beau temps, mais on s'aperçut que le beau temps n'avait pas l'intention de revenir et il fallut désenchanter : la sagesse optimiste du dicton était mise en défaut. Les paysans qui s'étaient d'abord réjouis de cette manne qui tombait du ciel, durent se rendre à l'évidence. En quelques jours, les trombes d'eau avaient rendu les terres impraticables. Les tracteurs s'embourbaient, les plantes gavées d'eau éclataient et bientôt les légumes et les fruits pourrirent sur place.

Les maçons durent abandonner les chantiers. La circulation sur les routes était extrêmement dangereuse et interdite sur les chemins de terre.

Les premiers temps, les habitants se contentèrent de poser des serpillères derrière les portes et d'ôter leurs chaussures complètement imbibées avant de rentrer dans les maisons, puis les eaux ne cessant de monter et de transformer les rez-de-chaussée en piscines, ils durent se résoudre à habiter à l'étage ou à aménager les greniers. Ils découvrirent que les toits qu'ils croyaient étanches étaient loin d'assurer une protection sûre et que, quand la bourrasque soufflait en tempête, elle projetait des paquets d'eau sous les tuiles. Ils durent souvent mettre des bassines pour les recueillir.

Ce malheur profita à quelques-uns.

Les fabricants d'imperméables comprirent vite qu'il y avait là un marché considérable mais spéculatif car peut-être ne durerait-il pas. Il fallait l'exploiter au plus vite. On découvrit, alors, que les tissus, vendus comme imperméables, les bâches, par exemple, quand ils étaient exposés aux intempéries pendant longtemps, perdaient assez vite de leur qualité.

Les fabricants de parapluies furent assez bien lotis. Ils durent embaucher du personnel pour faire face à la demande. Pas question en effet de ne pas se mettre à l'abri, quand vous étiez sous la pluie comme sous une cascade. Chacun dut acquérir cette précieuse protection mais expérimenta que le propre des parapluies, outre qu'ils sont faits pour être perdus, se retournent, au premier tourbillon de vent. Les baleines s'arrachent, déchirent la toile et deviennent de dangereuses pointes éborgnées de passants.

Il y avait aussi les fabricants de bottes qui avaient multiplié leur chiffre d'affaires par un chiffre astronomique. Ils avaient commencé par produire des bottines basses, juste bonnes à ne pas se mouiller les pieds dans l'herbe couverte de rosée. Ils avaient été obligés de passer à la taille demi-

bottes puis il fallut protéger toute la jambe jusqu'aux genoux et enfin passer des bottes hautes aux cuissardes.

La pluie s'était installée sur tout le pays. Les jours, puis les semaines se suivaient sans que rien ne laisse prévoir un changement de temps. Certains commencèrent à s'interroger. Pour quelle raison le temps s'était-il si gravement détraqué sur tout le pays ? Pourquoi la pluie s'était-elle installée ainsi durablement ? D'autres trouvaient cette question profondément débile. Pourquoi, en effet, faudrait-il que tout ait une raison ou une cause ? Est-ce que, par exemple, on savait pourquoi le monde existait ? Il existait c'est tout.

Les diverses autorités, n'osant retourner le fer dans la plaie d'une interrogation apparemment sans réponse, étaient restées longtemps silencieuses. Elles furent réveillées par une pétition signée par un grand nombre de citoyens inquiets. Ils disaient leur angoisse devant ce phénomène exceptionnel et incompréhensible qui avait déjà ruiné des milliers d'exploitants agricoles et d'entrepreneurs, qui menaçait la vie du pays, leur vie professionnelle et familiale. Ils demandaient que tous les services compétents se mettent d'urgence au travail, que l'on recherche la cause ou les causes et que, les ayant trouvées, on se mette en devoir de le stopper.

Après de longues discussions techniques et budgétaires, les autorités politiques décidèrent d'organiser un Congrès International de Climatologie pour appréhender le problème, ce qui est une manière de parler avec justesse, car c'est bien là le genre de problème qui ne s'appréhende jamais sans beaucoup d'appréhension.

Le Congrès International qui réunissait des climatologies, des météorologues, tout ce monde professionnel spécialisé qui formalise les paramètres météorologiques, mais aussi qui informe et commente, se saisit sans tarder de la question. Les spécialistes ultrapointus convinrent qu'on était là devant quelque chose d'une ampleur rare dans la durée et l'abondance des précipitations, mais qu'en fait il s'agissait de quelque chose de naturel. L'un d'eux expliqua longuement que la pluie n'a rien de mystérieux et qu'elle est produite par la condensation de la vapeur d'eau contenu dans l'air, représentée surtout par les masses nuageuses, venues des centres d'évaporation océaniques et comme elle est arrivée elle repartirait. Les météorologistes-prévisionnistes qui avaient une vision globale de tous les phénomènes atmosphériques avouaient ne pas avoir vu arriver cet épisode pluvieux. Il avait certes un caractère tout à fait naturel, mais c'était un phénomène hors norme, aberrant qu'aucun spécialiste ne peut faire entrer dans un modèle mathématique. Les prévisionnistes qui ne tirent pas le temps du lendemain, de la semaine ou du mois à pile ou face restaient tapis dans leur coin. Tout était devenu une anomalie. La circulation des images satellites s'étaient interrompues comme si une panne déroutait les espaces atmosphériques, une panne générale et universelle. Ce que l'on pouvait déplorer déclara un archiviste du climat c'est que de mémoire de technicien du temps qu'il a fait, qu'il fait ou qu'il fera, il n'y avait pas, à part des récits mythologiques qui n'étaient que fictions, d'exemple historique de référence, tout en rappelant que la science météorologique était récente. Il ne pouvait pas ne pas rappeler à l'assemblée des concitoyens présents venus écouter la bonne parole de ces grands savants que le monde avait connu des périodes sèches, humides, caniculaires ou froides, voir glaciales et qu'il y avait là des cycles qui étaient peut-être liés à l'activité solaire. L'un des spécialistes qui prenait d'habitude les choses avec humour et qui voulut détendre l'atmosphère de la salle, conclut qu'il n'y avait pas, à sa connaissance de préposé à l'ouverture ou la fermeture des vannes du ciel et que l'on pouvait imaginer que celui-ci avait dû prendre un congé sabbatique et que donc les pluies diluviennes qui affectaient le territoire s'arrêteraient sûrement quand les conditions de leur apparition auraient disparu.

Les autorités politiques trouvèrent que les explications de ces savants étaient un peu courtes et la population se mit à grogner devant ce fatalisme. Chacun y allait de sa proposition. La plus radicale était qu'il fallait des agents météo qui mettraient au pas le vent, la pluie, la canicule et autres phénomènes...C'est comme je vous le dis !

Au milieu du brouhaha, un petit groupe d'hommes et de femmes, sans doute inspirés par l'Esprit, s'était formé, mené par un personnage mi moine défroqué, mi illuminé congénital. S'emparant d'un micro, il grimpa sur une chaise et harangua, avec l'éloquence que donne la certitude de détenir la vérité face à la foule qui commençait à s'agglutiner autour de lui. Il clamait qu'il était monstrueusement irresponsable de croire qu'on se trouvait devant un fait naturel, un fait purement naturel. Il mettait en garde le peuple innocent qu'on pouvait le duper et proclamait qu'il fallait se méfier de ce positivisme tranquille et insolent qui prospérait insidieusement, comme une gangrène dans l'esprit de nos contemporains et qui consistait à ne pas se poser de question, pour ne pas à y avoir à répondre.

A l'évidence, les autorités religieuses qu'on n'avait pas encore entendues, attendait leur heure. Elles avaient réussi à mobiliser la troupe des fidèles, ce qui justifiait qu'elles prennent une part active au débat. Elles proposèrent la tenue d'un Congrès œcuménique de théologiens et ministres du culte. Le Congrès se réunit et l'on vit se côtoyer, chacun dans son habit, prêtres, pasteurs, popes, rabbins, imams, lamas, gourous et chamans.

Pour une fois, et ce fut un grand motif d'émerveillement, l'assemblée disparate des religieux, qui aurait pu vite dégénérer en pétaudière, fut unanime pour rappeler que rien de ce qui arrive n'est fortuit, que tout a un sens pour qui a un brin de jugement, ce qui n'est pas, hélas, la chose la mieux partagée. Un mythologue réputé fit observer que les mythes qui disent par symboles ce qui n'a pas de mots pour être dit et resterait muet, ont tous, et c'est étrange mais éclairant, raconté une histoire de déluge, en Mésopotamie, en Grèce, et en pays biblique. Zeus avait noyé la terre sous un déluge pour punir les hommes de leur méchanceté. Un rabbin rappela que dans des temps anciens Yahvé avait fait de même. Il avait fait pleuvoir quarante jours jusqu'à ce que la terre soit enfouie sous les eaux. Tout avait disparu, englouti, la faune, la flore et les humains. Mais Yahvé était un Dieu bon, et dans sa grande miséricorde, il avait sauvé Noé. Noé construisit une immense arche qu'il mit cent ans à finir, puis il s'y enferma, lui sa famille et il recueillit, avant qu'elles ne disparaissent sous les eaux, toutes les espèces végétales, et sept couples de tous les animaux purs vivant sur la terre.

Il fut rappelé que Zeus, par exemple, ne s'était pas contenté d'asperger les humains d'eau, il avait envoyé aux hommes une catastrophe mille fois pire que l'eau. Il avait envoyé, pour les punir chaque jour de leur vie et pour l'éternité, une femme ! Pandora, belle comme Aphrodite, riche de tous les dons, mais une ennemie implacable des hommes., une castratrice dissimulée en victime. Yahvé n'avait-il pas fait de même ? N'avait-il pas mis à côté d'Adam, Eve, la croqueuse de pomme, qui n'avait jamais eu besoin de Satan pour apprendre à être séductrice et tentatrice d'où allaient découler tous les maux ?

Une partie de l'assistance fut rassurée de savoir qu'il devait y avoir une raison au déluge qu'ils subissaient depuis si longtemps. Une autre partie se sentit, au contraire, inquiète. Il y avait une raison mais laquelle ? Quand les hommes avaient-ils failli et comment l'homme et l'univers pouvait-il se remettre dans le droit chemin. ? C'étaient des questions fondamentales qui avaient de quoi occuper l'esprit pendant les nuits d'insomnie, quand la tempête de pluie et de vent faisait trembler les maisons sur leurs fondations.

Parmi les autorités, il y avait tout de même un ministre celui de la mer que le déluge interpellait plus particulièrement. C'était un homme énergique, entreprenant, qui voyait loin et se sentait l'âme d'un

commandant de navire, voire d'un chef d'Etat. Il convoqua au ministère de la marine tous les responsables de chantiers navals, ceux qui construisaient les voiliers de luxe, les paquebots de croisières, les cargos, les navires de guerre... Il leur tint un discours réaliste et optimiste. Le phénomène auquel nous assistons impuissant est un problème de temps présent pour notre pays, mais il sera demain celui de l'humanité. Le réchauffement climatique est inéluctable. Il fait et fera monter le niveau de nos mers et de nos océans d'un mètre, peut-être plus. Cela suffira à annexer des millions de kilomètres carrés de terre et à chasser les habitants, obligés de chercher refuge ailleurs. Où ? eh bien, inspirons-nous de l'exemple de Noé ! Fondons de nouvelles cités, sur l'eau, dans l'eau, des cités flottantes. Le ministre du redressement productif qui apprit cette nouvelle par la presse au petit déjeuner garda tout son sang-froid. Il n'entendait pas se laisser mener en bateau. Il fit alors ce que tout ministre fait dans ce cas-là, il créa une commission ad-hoc qui aurait pour mission d'examiner la viabilité de ces hypothèses et éventuellement faire des propositions. Il n'y eut point besoin d'un nouveau déluge pour noyer le projet.

En effet, un jour vint où la pluie cessa. C'était à ne pas y croire. Le ciel était d'un bleu intense, le soleil dorait les maisons et les gens étaient obligés de marcher à l'ombre car les yeux n'avaient plus l'habitude d'une aussi vive lumière. Certains pensaient, sans le dire qu'après le beau temps, il y aurait la pluie. Mais non ! Le dicton à l'envers ne marchait pas. Le lendemain, le temps fut encore au beau fixe et le surlendemain aussi, ainsi de suite. On était revenu au temps d'avant le déluge et très vite le pays s'habitua à vivre, débarrassé des bottes, imperméables et parapluies. On redescendit des étages et des greniers. Les terrasses des cafés se remplirent de braves gens qui retrouvaient la joie d'exister et trinquaient au beau temps revenu.

Voilà, ce déluge qui dura quarante jours sur le pays est entré dans la mythologie, à côté du déluge d'assyro-babylonien, grec et biblique. Certains pensent que tout ayant un sens, le déluge a un sens et qu'il est symbolique des dérèglements que provoque l'arrogance technique des hommes qui est une forme de folie monstrueuse. D'autres pensent que rien n'ayant de sens, le déluge est de l'eau, beaucoup d'eau, parfois destructrice, parfois féconde ; mais c'est à cela que se résume son sens, de l'eau, beaucoup d'eau.

Il y a doute, à n'en pas douter.

Et si le doute entre les deux, ce serait de ne croire en rien mais d'accepter que penser soit toujours une aventure, au risque du doute ?

L ANNEE DE LA CANICULE



Toute l'Europe rôtiissait au vent brûlant et sec, chargé de poussière de sable éolien qui soufflait depuis les immensités sahariennes. Nul n'était épargné. 46°C à Athènes, 45°C à Madrid, 43°C à Grenoble, 42°C à Vienne en Autriche, 41°C à Paris et Londres, 40°C à Berlin.

La nature accablée de toute part était sous les coups de boutoirs de rafales qui transportaient des braises ardentes qui avaient pris la couleur sépia des vieilles photos. Les arbres aux branches pendantes avaient des airs de vieillards courbés sous les ans. Les sources débitaient leur eau précieuse au compte-gouttes, les rivières asséchées avec leur lit de cailloux ressemblaient à des oueds africains, les nappes phréatiques étaient au plus bas de leurs réserves, les lacs, les retenues sans de nouveaux apports avaient atteint leur niveau critique et n'était plus que de petite flaque d'eau au milieu de parois couvertes de boue. Même dans les montagnes la chaleur et les bêtes, en transhumance, recherchaient les versants à l'ubac.

Bientôt les autorités durent prendre des mesures d'économie, interdire l'utilisation de l'eau, devenue si rare, pour laver les voitures, et même rationner l'arrosage des prairies, des vergers. Au soleil couchant, le ciel roux comme si s'y reflétaient les flammes d'un gigantesque brasier. Le vent chargeait parfois le ciel de nuages qui portaient des pluies. Elles recouvraient d'une pellicule ocre les chaussées, les fenêtres, les voitures et même les neiges éternelles des hauts sommets des Alpes.

Après quinze jours d'un tenace sirocco, les têtes commencèrent à vaciller. On rencontra des femmes et des hommes, au bord de la dépression, les yeux vitreux comme ceux des grands malades. Le nombre des suicides partit à la hausse. En France, les vieux qui vivaient souvent seuls, n'osaient plus sortir et beaucoup, complètement déshydratés, y laissèrent leur vieille peau. Les maisons de retraite, mal équipées, rarement climatisées, sans personnel suffisamment nombreux pour suivre tous les retraités, furent souvent des mouiroirs.

Le ministre de l'Economie, avant de s'exercer dans la politique, avait été un grand patron libéral et donc sans éthique, lâcha en privé que tous ces morts étaient des morts utiles qui trépassaient au bon moment, que ça tombait à pic pour faire baisser le déficit de la sécurité sociale. Malgré l'horreur d'un tel propos, les médias reprurent en cœur ce vrai-faux message. On comprend que ce n'est pas par hasard que l'on devient ministre de l'économie, mais le cynisme tranquille de ce propos en avait surpris plus d'un.

Le ministre de la santé, lui, entendait se protéger de la canicule. Il restait calfeutrer dans son bureau climatisé et s'hydratait régulièrement d'eau minérale bien fraîche. Il ne se réjouissait pas de voir des vieux et des vieilles succomber à la canicule, lui l'humaniste reconnu de tous et de fait intouchable. Il ne s'en réjouissait pas, il les ignorait. Cela traduisait un cynisme apparent un sentiment confus de culpabilité. Il s'obstina à déclarer que la situation était sous contrôle, que ses services s'activaient et qu'il fallait cesser d'alarmer inutilement la population. N'avait-il pas

recommandé lui-même de boire deux à trois litres d'eau par jour en cette période de canicule ? N'avait-il pas demandé à tous les maires de faire un recensement de toutes les vieilles personnes seules et de s'assurer qu'elles ne manquent pas d'eau.

Seuls les médecins-urgentistes ne cessèrent d'alerter les journaux, les radios et les chaînes de télévision sur la gravité de la situation. Eux, ils étaient au feu et ils voyaient tous les jours grossir le chiffre de la mort. Personne ne se demandait pourquoi la canicule s'abattait brusquement sur tout un immense continent et le violentait du souffle de sa gueule enflammée. C'est que le vent du désert est connu depuis longtemps. On s'est bien qu'un jour il s'ébranle, se gorge de feu en passant au-dessus des sables, ardents comme une bouche de four et commence à remonter vers le nord, de rive en rive, d'île en île, lorsque les basses pressions règnent sur la Méditerranée pour déferler enfin sur les grands espaces continentaux ouverts à la griffe incendiaire. Une chose était sûre c'était que le sirocco, vent de sud à sud-est souffle comme le Mistral, lui le vent du nord, par période de trois jours qui peuvent se répéter, six, neuf, douze... et au quatrième, puis au cinquième, puis au septième, puis au dixième etc...si le vent ne mollit pas, il n'a plus qu'à s'installer pour trois de plus dans la canicule. Dans ces conditions extrêmes, plus rien ne fonctionne normalement. Les capots de voiture se sont relevés fréquemment, les moteurs surchauffaient. Plus personne n'avait goût à travailler, quand les vêtements les plus légers vous collent à la peau comme la tunique de Nessus et que le moindre geste vous transforme en fontaine. Bien des gens du nord qui avaient pris les gens du sud pour des têtes de turcs en les traitant de paresseux de nature s'aperçurent alors qu'eux-mêmes n'avaient plus la capacité de rien faire. Force de constater donc que les gens du sud ne sont pas plus paresseux que les autres humains. Ils adaptaient naturellement leur rythme de travail aux conditions naturelles. C'était tellement vrai que les amoureux et les amants se frôlaient plus qu'ils ne se touchaient, modéraient leurs ardeurs et ne faisaient pas durer leurs étreintes.

De cette calamité, seuls les fabricants de climatiseurs et les vendeurs d'eau bénissaient les cieux et rêvaient de canicules interminables. En fait, comme le vent interminable, la pluie incessante, la canicule cessa du jour au lendemain. Ce mauvais temps s'enfuit à grands pas. L'Europe reprit ses couleurs naturelles et la vie sa normalité. Les climatologues archivèrent cet épisode et publièrent de nombreuses études sur ce sujet. Les médias se focalisèrent rapidement sur d'autres sujets qui ébranlaient les rives du sud au nord.

Il n'y a pas que le mauvais temps qui fait gémir l'humanité.